

connaissait bien aussi. La clef tourna sans trop crier dans la serrure.

—Où êtes-vous ? demanda-t-elle au chevalier.

—Au milieu d'un bon rêve, dit celui-ci se réveillant ; je vous demande la permission de le continuer, ajouta-t-il, sans s'informer qu'elle était la personne à qui il répondait.

—Levez-vous et suivez-moi, reprit Mauricette à voix basse.

—A quoi bon ?

—Au nom de votre sœur, suivez-moi !

—Diable ! c'est différent ; mais pour vous suivre, il faudrait vous voir, observa Rosemadec se frottant les yeux, ce qui ne pouvait les rendre plus clairvoyans.

—Prenez ma main, poursuivit Mauricette ; mais ne me parlez plus, ne cherchez pas à savoir qui je suis, ne pensez qu'à votre sœur et que Dieu vous conduise quand vous serez hors d'ici.

Rosemadec avait reconnu la voix d'une femme ; c'était une main de femme qui s'offrait pour le délivrer ; il se laissa guider avec autant d'empressement que de reconnaissance, mais non sans maudire les ténèbres qui lui défendaient d'envisager sa libératrice.

La fille du juge et le prisonnier gagnèrent ainsi la porte d'un vaste jardin qui allait aboutir à un mur donnant sur une ruelle. Mauricette choisit l'allée la plus obscure, afin d'échapper aux regards du chevalier qui cherchait à profiter, pour la voir, de la moindre lueur tremblant au ciel.

Leur course était silencieuse autant que discrète ; car la protectrice de Rosemadec lui dit encore une fois avant de pénétrer dans le jardin :

—Au nom d'Agathe, monsieur, ne parlez plus !

Arrivés tous deux à l'extrémité du jardin, Mauricette désigna un espalier sur lequel le chevalier monta, et bientôt il fut au faite du mur.

Avant de disparaître, il laissa tomber ces mots vers la jeune fille :

—Au nom d'Agathe, Ives de Rosemadec vous consacre la vie qu'il vous doit.

Elle écouta, anxieuse, jusqu'à ce qu'elle eût la certitude qu'il était parvenu dans la ruelle extérieure ; elle ne respira librement que lorsqu'elle entendit le bruit de ses pas s'éteindre avec la distance.

Le lendemain, à l'endroit d'un petit bourg situé à deux lieues de Nantes, partait à l'adresse de Dionis Fauvel, à Paris une lettre qui disait :

“ Mon frère, je suis coupable ; mais il faut que ma faute soit bien digne de pardon, puisque je ne m'en repens pas. Cette faute